Nous ne nous attarderons pas sur le fait que les oscillations ne sont pas régulières dans la réalité. Il est normal qu'un modèle systématise et simplifie.

Mais, si nous n'avons aucune raison d'avoir $\alpha = \frac{1}{\beta}$, l'explication peut être cherchée dans deux voies : ou bien nous aurons avec l'évolution du revenu des modifications des valeurs relatives de α et β de telle sorte que le jeu respectif de ces deux paramètres maintienne le caractère plus ou moins entretenu des fluctuations ; ou nous avons des éléments extérieurs à ce modèle qui interviennent pour maintenir des fluctuations (non amorties) en empêchant leur explosion.

La première voie qui pourrait être éventuellement féconde n'a pas été explorée - au moins à notre connaissance. C'est dans la seconde voie que les keynésiens, en particulier avec J. R. HICKS, se sont engagés (1), ce qui les a conduits à chercher des planchers et des plafonds à des fluctuations qui eussent en leur absence été explosives.

§ 3 - La dynamique économique de Mickal KALECKI (2)

KALECKI n'est pas un véritable keynésien, Ses premiers travaux sont antérieurs à la théorie générale de Keynes (3). Il n'a jamais proféré le même optimisme qu'un HARROD quant au système capitaliste et il fut un moment très proche des théoriciens dits "de la stagnation". Depuis la 2ème guerre mondiale, il a été très influencé par la pensée marxiste et l'expérience polonaise de planification à laquelle il a largement contribué, mais s'il approfondit et "reconsidère" ses travaux précédents, il les poursuit sans solution de continuité.

---

(1) "Ce serait une chose extraordinaire, écrit J. R. HICKS, si nous avions vécu dans un monde qui aurait conservé pendant 200 ans un coefficient β qui aurait toujours été égal à cette valeur précise $\frac{1}{\alpha}$ " (A contribution to the theory of the trade cycle, Oxford 1950, p. 89).

Pour HICKS, la conjonction du multiplicateur et de l'accélérateur fait ressortir la possibilité du cycle, mais non sa stabilité. Il va retenir des valeurs de b et β telles que $\frac{1}{\beta} < b < \frac{4\beta}{(1+\beta)^2}$
et son objectif sera de rechercher des limites à l'amplification des oscillations pour leur enlever leur caractère explosif.

(2) Nous nous appuierons essentiellement sur :
- Théorie de la dynamique économique (trad. française par M. LUTFALLA) Gauthier-Villars, Paris, 1966.
- Trend and business cycles reconsidered" in the economic journal, juin, 1968, pp. 263-276.

(3) Son premier ouvrage important est de 1933. Il faut citer son "Essai d'une théorie du mouvement cyclique des affaires" in Revue d'Economie politique, 1935, pp. 285-305, "a theory of the business cycle "in Revue of Economic Studies, 1937, pp. 77-97. Il déclare lui-même dans cet article : "cette étude...est étroitement liée à la théorie keynésienne".

Sa dynamique prend en considération la plupart des instruments et des problèmes de l'analyse keynésienne, même s'il modifie assez sensiblement certaines des hypothèses (il admet par exemple un certain degré de monopole) et s'il élargit sensiblement le champ de la construction. C'est par là que son étude nous parait un complément indispensable à celle du cycle keynésien. Celui-ci qui risquait de "se mécaniser" encore davantage avec l'oscillateur de SAMUELSON a chance de s'élargir et de s'enrichir avec la dynamique de KALECKI qui peut servir de cadre de synthèse, si on le veut, à tous les problèmes jusqu'ici présentés.

Comme les keynésiens, KALECKI admet le double principe du multiplicateur et de l'accélérateur, encore qu'il en critique la formulation classique, qui tend à l'isoler de l'ensemble des facteurs de la dynamique. Il complète la fonction de demande d'investissement, d'une part en faisant intervenir des délais de fabrication qui peuvent ne pas avoir d'effet important dans une analyse de la croissance, mais en ont nécessairement dans une analyse du cycle (1), d'autre part et surtout en tenant compte du stock de capital : en dépression et dans toute la période suivante, "tant que le stock de capital n'a pas été reconstitué à son niveau "statique", c'est-à-dire au niveau où l'investissement brut est égal à la dépréciation, l'investissement net étant nul, les commandes d'investissement pourront rester supérieures à l'accumulation. Lorsque les capitalistes auront reconstitué leur stock de capital, ils vont ralentir leurs commandes ... Le stock de capital qui continue donc à s'accroître, augmente le déclin de la volonté d'investir. Il arrive un moment où l'expansion s'arrête... Bientôt arrive la dépression : le taux d'investissement redevient inférieur au niveau "statique" de dépression, ce qui accroît la profitabilité marginale de l'investissement et relance l'expansion" (2). °

L'analyse de KALECKI est menée en dehors de la concurrence pure et parfaite dans un monde qui admet un certain degré de monopole que l'on peut définir comme l'inverse de l'élasticité de la demande par rapport au prix exprimant ainsi le pouvoir relatif de certains producteurs à fixer leurs prix au dessus de leurs coûts.

Cette économie ne connaît que deux revenus : profits (M) et salaires (W). Les travailleurs n'épargnent pas et une partie des profits sert à la consommation des capitalistes ($M_t = I_t + C^k_t$)

---

(1) Dans le modèle de HARROD on peut aussi réintroduire un délai entre le moment où l'investissement est commencé et celui où il est achevé. Mais, la nature du délai utilisé par KALECKI n'est pas exactement la même.

(2) Michel LUTFALLA, préface à l'édition française de la Théorie de la dynamique économique, op. cit., p. x.

° Sous réserve des éléments qui déterminent l'investissement, la dynamique de KALACKI s'exprime de manière très simple : "l'investissement à un moment donné est déterminé par le niveau et le taux de variation du niveau de l'investissement quelques temps auparavant" (p. 95). Mais, pour comprendre la nature de cette dynamique, il faut remonter un peu plus haut dans l'analyse du fonctionnement de l'économie nationale, pour en préciser le cadre et les hypothèses principales.

Une liaison existe entre les "facteurs de la répartition" (1) et le Revenu National (R = W + M). La masse des salaires est composée de deux parts dont l'une varie comme le Revenu, l'autre étant constante ($W = \varrho R + B$, ϱ étant le coefficient de proportionnalité, B la part constante).

Nous pouvons donc écrire :

$$\frac{W}{R} = \frac{R - M}{R} = \varrho + \frac{B}{R}$$

et

$$R = \frac{M + B}{1 - \varrho} \quad \text{ou} \quad R_t = \frac{M_t + B}{1 - \varrho}$$

Comme ϱ et B sont constants on peut dire que le Revenu est entièrement dépendant des profits.

Ces profits, eux-mêmes, sont déterminés par les décisions passées d'investissement : ils sont une fonction linéaire des investissements aux temps t, $t - \lambda$, $t - 2\lambda$, etc... λ étant "le délai de réaction de la consommation des capitalistes à la variation de leur revenu courant" (p. 39). Une expression approchée des profits après impôt (M) est donc :

$$M_t = f\ (I_t - w)$$

où w représente le délai de temps indiqué. La forme de cette fonction se précise si nous tenons compte de ce que la consommation des capitalistes est composée d'une part d'un montant stable en courte période (J) et d'autre part d'une partie (q) relativement faible de $M_{t - \lambda}$ ($C^k_t = q\, M_{t - \lambda} + J$). Dès lors (2)

$$M_t = \frac{I_t - w + J}{1 - q}$$

"Les profits sont complètement déterminés par l'investissement, avec un certain délai de temps. Davantage, l'investissement dépend des décisions d'investissement encore plus éloignées dans le temps. Il s'ensuit que les profits sont déterminés par des décisions passées d'investissement" (p. 40).

---

(1) Ces facteurs de la répartition sont :
- le degré de monopole
- le rapport des prix des matières premières aux coûts unitaires en salaires,
- la structure en valeur et en volume du produit industriel

Ces facteurs sont stables.

(2) En fonction des définitions de M_t et de C^k_t nous avons :

$$f\ (I_{t - w}) = I_t + q\ f\ (I_{t - w - \lambda}) + J$$

.../...

Ayant raisonné jusqu'ici en termes de revenu, nous pouvons raisonner en termes de produit, ici encore de produit brut "réel" du secteur privé que nous désignerons par P. La différence entre les deux tient aux impôts indirects globaux (T) que nous considérerons pour simplifier comme une constante. Dès lors :

$$P_t = R_t + T$$

ce qui peut se réécrire en fonction de l'équation de la répartition des revenus :

$$P_t = \frac{M_t + B}{1 - \rho} + T$$

et marque toujours le rôle des facteurs de la répartition et des profits, donc des investissements.

Ce cadre étant précisé, et compte tenu de la problématique centrale de ce chapitre, nous allons d'abord préciser quels sont les déterminants de l'investissement, puis nous étudierons comment il construit le cycle et enfin comment il le relie avec la croissance.

A - Les déterminants de l'investissement

Il faut donc préciser maintenant quels sont "les déterminants de l'investissement" (cf. 9). Nous allons distinguer au sein de l'investissement total deux parts, l'investissement en stocks (I_s) et l'investissement en capital fixe (I_f)

1 - Considérons tout d'abord l'investissement en capital fixe (I_f)

Les facteurs explicatifs ne permettent pas à proprement parler de rendre compte de l'investissement fixe effectué en un moment donné, car il existe un décalage de temps non négligeable entre la décision d'investissement (qui est seule expliquée par l'analyse) et l'investissement lui-même. Ce délai s'explique par les périodes de conception et de construction, par les réactions différées des entrepreneurs, par les éventuelles annulations d'ordre. Si nous notons D la quantité des décisions d'investissement en capital fixe par unité de temps, nous aurons la relation :

$$I_{f\ t+\tau} = D_t \qquad (7)$$

τ étant ce décalage de temps entre la décision et la réalisation effective de l'investissement (1). Le problème devient d'expliquer D.

suite de la note de la page précédente./..

Cette égalité doit être remplie quel que soit le mouvement dans le temps de I_t, y compris si $I_t = I_{t-w} = I_{t-w-\lambda}$. Dès lors,

$$f(I_t) = I_t + q\, f(I_t) + J$$

ou

$$f(I_t) = \frac{I_t + J}{1 - q}$$

Cette égalité est vérifiée pour tout niveau de I_t. Elle nous donne donc la forme de la fonction f.

(2) Ce décalage peut être d'une durée de 6 à 12 mois.

KALECKI prend en considération trois facteurs. Les décisions d'investissement sont une fonction croissante de l'épargne brute totale. Les décisions d'investissement sont de même une fonction croissante de l'accroissement des profits par unité de temps qui peut rendre attrayante de nouveaux projets. Les décisions d'investissement sont une fonction décroissante de l'accroissement net d'équipement en capital par unité de temps : si les profits sont constants, il signifie, en effet, la baisse du taux de profit ; si de nouvelles entreprises "entrent" sur le marché, "elles rendent les plans d'investissement des entreprises établies moins attrayants" (p. 77).

Si nous tenons compte d'une constante soumise seulement à des variations de longue durée d, nous pouvons écrire :

$$D = a E + B \frac{\Delta M}{\Delta t} - \gamma \frac{\Delta K}{\Delta t} + d \qquad (8)$$

Et en fonction de l'équation (7), nous écrivons :

$$I_{f\ t+\tau} = a\ E_t + b \frac{\Delta M_t}{\Delta t} - \gamma \frac{\Delta K_t}{\Delta t} + d \qquad (9)$$

Ainsi KALECKI, au moins dans sa <u>Théorie de la dynamique économique</u>, ne prend pas en considération ni les variation du taux d'intérêt, ni les innovations, à propos de l'analyse du cycle. Il les inclut, en quelque sorte, dans le terme d et il ne les discute qu'à propos de l'évolution à long terme. Il en ira autrement lorsqu'il tentera dans son article de 1968 de considérer, dans le même temps, le cycle et le trend de croissance longue. Nous nous en tenons, pour le moment, à sa première formulation qui traite du cycle indépendamment de la croissance longue.

Cette équation a le mérite d'intégrer ce qui peut l'être du principe d'accélération. Il joue à plein si les coefficients a et γ sont nuls et si d est égal à la dépréciation $\left(D = b \frac{\Delta M}{\Delta t} + d\right)$

mais, KALECKI conteste qu'il puisse tout expliquer (1).

Si nous nous en tenons donc à l'équation (9), nous devons nous rappeler que, si δ est la dépréciation de l'équipement (usure + obsolescence),

$$\frac{\Delta K}{\Delta t} = I_f - \delta$$

et nous transcrivons l'équation (9) :

$$I_{f\ t+\tau} = E_t + b \frac{\Delta M_t}{\Delta t} - (I_{f\ t} - \delta) + d$$

Voir note 1 page suivante

et si nous divisons les deux membres par $1 + \gamma$

$$\frac{I_{ft+\tau} + \gamma I_{ft}}{1+\gamma} = \frac{a}{1+\gamma} E_t + \frac{b}{1+\gamma} \frac{\Delta M_t}{\Delta t} + \frac{c\delta + d}{1+\gamma}$$

Le premier membre étant une somme pondérée, nous pouvons prendre un délai $t + \theta$ intermédiaire entre t et $t + \tau$ qui, compte tenu de la faible valeur de γ est du même ordre de grandeur que $t + \tau$. Si nous simplifions en écrivant

$$\frac{b}{1+\gamma} = b' \qquad \text{et} \qquad \frac{\gamma\delta + d'}{1+\gamma} = d'$$

nous écrivons facilement :

$$I_{f\,t+\theta} = \frac{a}{1+\gamma} E_t + b' \frac{\Delta M_t}{\Delta t} + d' \qquad (10)$$

Le terme d' peut être considéré comme une constante sujette à des variations. C'était le cas de d et δ ne fluctue guère pendant le cycle, c étant par ailleurs de faible valeur.

---

note n° 1 de la page précédente.

(1) de même, si $a = 1$, si le commerce extérieur et le budget sont en équilibre et que les stocks soient stables, nous avons a $E_t = I_{ft} = D_{t-\tau}$

d'où $D_t = D_{t-\tau} + b \frac{\Delta M_t}{\Delta t} - \gamma \frac{\Delta K_t}{\Delta t}$

$$D_t = D_{t-\tau} = b \frac{\Delta M_t}{\Delta t} \gamma \frac{\Delta K_t}{\Delta t}$$

Le taux des décisions d'investissement est donc une fonction croissante du niveau des profits et une fonction décroissante du stock d'équipement en capital. Cette idée qui avait été préalablement développée par KALECKI est un cas. On pourrait penser que ceci relie la décision d'investissement au taux anticipé de profit (on peut considérer qu'il croît avec les profits réels courants et décroît avec le stock d'équipement en capital). Ceci cependant, qui avait été retenu par KALECKI en 1935, ne l'est pas si D concerne bien le montant des décisions d'investissement par unité de temps. Le maintien de D lorsque le taux de profit est constant exigerait que $a = 1$ et $I_f = E$, hypothèses beaucoup trop rigides.

On ne peut rien dire de b', bien que ce terme présente, comme nous le verrons, une grande importance dans la détermination de la nature des fluctuations.

Quant au terme $\frac{a}{1 + }$ nous savons qu'il est inférieur à a puisque est positif ("influence négative du stock croissant d'équipement en capital"). Mais quelle est la valeur de a : elle peut être supérieure ou inférieure à 1. Elle devrait être inférieure parce que seule une fraction de l'accroissement de l'épargne fait l'objet de décisions d'investissement. Elle devrait être supérieure parce qu'"un accroissement de l'épargne "interne" permet à l'entreprise d'absorber des fonds d'origine externe à un rythme plus élevé". (p. 83) (1).

2 - <u>L'investissement en stocks</u> (I_s) est déterminé par le principe d'accélération avec un décalage de temps qui peut être considéré comme du même ordre de grandeur que Θ, sans qu'il ait à être tenu compte d'un éventuel influx d'épargne réelle "puisque les stocks sont des avoirs semi-liquides" (on peut compter sur le crédit à court terme pour les finances). Dès lors :

$$I_{st + \Theta} = e \frac{\Delta P_t}{\Delta t} \qquad (1)$$

e étant ici un coefficient moyen qui, parce qu'il est une moyenne peut être considéré comme relativement stable.

3 - <u>Au total</u> de (10) et de (11), nous tirons :

$$I_{t + \Theta} = \frac{a}{1 + \gamma} E_t + b' \frac{\Delta M_t}{\Delta t} + e \frac{\Delta P_t}{\Delta t} + d' \qquad (12)$$

L'investissement dépend bien à la fois du niveau de l'activité économique (E_t) et du taux de variation de ce niveau à un certain temps antérieur

$$\left(\frac{\Delta M_t}{\Delta t} \quad \text{et} \quad \frac{\Delta P_t}{\Delta t} \right)$$

B - <u>La construction du cycle</u>

1 - <u>L'équation du cycle</u>

En fonction des hypothèses qui permettent d'écrire I = E, nous réécrivons l'équation (12)

$$I_{t + \Theta} = \frac{a}{1 + \gamma} I_t + b' \frac{\Delta M_t}{\Delta t} + e \frac{\Delta P_t}{\Delta t} + d' \qquad (12')$$

Dans le souci réaffirmé de séparer le cycle de la tendance longue de croissance, les quantités J, B et T sont considérées comme strictement constantes.

(1) Les calculs statistiques faits par KALECKI sur l'économie américaine de 1929 à 1940 conduisent à donner à $\frac{a}{1 + \gamma}$ une valeur significativement inférieure à 1.

Dès lors, de l'équation (5'), nous déduisons :

$$\frac{\Delta M_t}{\Delta t} = \frac{1}{1 - q} \cdot \frac{\Delta I_{t-w}}{\Delta t}$$

et de l'équation (6) :

$$\frac{\Delta P_t}{\Delta t} = \frac{1}{1 - \rho} \cdot \frac{\Delta M_t}{\Delta t}$$

ou :

$$\frac{\Delta P_t}{\Delta t} = \frac{1}{(1 - q)\ (1 - \rho)} \cdot \frac{I_{t-w}}{\Delta t}$$

En substituant ces expressions dans l'équation (12'), nous avons :

$$I_{t+\theta} = \frac{a}{1 + \gamma} I_t + \frac{b'}{1 - q} \cdot \frac{\Delta I_{t-w}}{\Delta t} \frac{e}{(1 - q)\ (1 - \rho)} \cdot \frac{\Delta I_{t-w}}{\Delta t} + d'$$

ou :

$$I_{t+\theta} = \frac{a}{1 + \gamma} I_t + \frac{1}{1 - q} \left(b' + \frac{e}{1 - \rho}\right) \frac{\Delta I_{t-w}}{\Delta t} + d' \qquad (13)$$

Ainsi, l'investissement en $t + \theta$ est déterminé :

- par l'investissement en t,
- par le taux de variation de l'investissement en $t - w$,
- par les décisions de l'investissement de l'épargne courante (a),
- par l'effet négatif d'un accroissement de l'équipement en capital (γ),
- par le taux de variation des profits $\left(\frac{b'}{1 - q}\right)$,
- par le taux de variation de la production $\left(\frac{e}{(1 - q)\ (1 - \rho)}\right)$.

Cependant, si nous voulons véritablement éliminer toute tendance longue, il ne faut pas seulement que $d' = c^{ste}$, il faut aussi que le système reste au repos ($\frac{\Delta I}{\Delta t}$ nul) si I est stable au niveau δ.

L'équation (13) est alors réduite à :

$$\delta = \frac{a}{1 + \gamma} \delta + d' \qquad (14)$$

Cherchons alors $i = I - \delta$, l'écart de l'investissement par rapport à la dépréciation. Pour cela, soustrayons (14) de (13). Il vient

$$I_{t+\theta} - \delta = \frac{a}{1+\gamma}(I_t - \delta) + \frac{1}{1-q}\left(b' + \frac{e}{1-\rho}\right)\frac{\Delta I_{t-\omega}}{\Delta t}$$

et comme δ peut être considéré comme une constante, nous avons

$$\frac{\Delta i}{\Delta t} = \frac{\Delta I}{\Delta t} \quad \text{et :} \quad i_{t+\theta} = \frac{a}{1+\gamma} i_t + \frac{1}{1-q}\left(b' + \frac{e}{1-\rho}\right)\frac{i_{t-\omega}}{t} \qquad (15)$$

KALECKI simplifie en écrivant μ pour $\frac{1}{1-q}\left(b' + \frac{e}{1-\rho}\right)$. Il vient :

$$i_{t+\theta} = \frac{a}{1+\gamma} i_t + \mu \frac{\Delta i_{t-\omega}}{\Delta t}$$

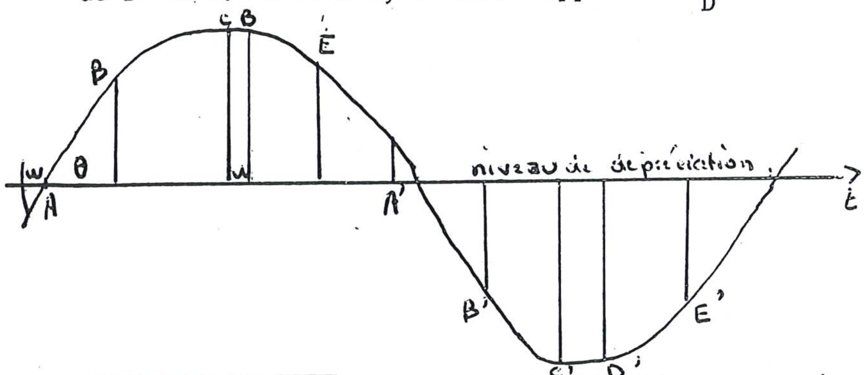
C'est l'équation de base de son analyse du cycle

2 - Le déroulement du cycle

Il est maintenant facile de comprendre comment se déroule le cycle. Nous partons du point A où nous avons i_t nul, c'est-à-dire $I_t = \delta$ et $\frac{\Delta I_{t-\omega}}{\Delta t}$ positif, c'est-à-dire qu'avant que A ne soit atteint l'investissement est inférieur à la dépréciation, mais croît pour l'atteindre. Dans ces conditions, $i_{t+\theta}$ est positif puisque si le 1er composant du 2e membre de (15') est nul, le second est positif.

Pour que i_t continue à croître, il faut que les coefficients $\frac{a}{1+\gamma}$ et μ aient des valeurs relatives déterminées. Puisque $\frac{a}{1+\gamma} < 1$, le 1er composant du 2e membre tend à réduire i_t en dessous de $i_{t+\theta}$, alors que le second l'élève.

Supposons d'abord que ces coefficients soient tels que l'accroissement de l'investissement arrive à une halte en C. Il ne peut se maintenir et doit décroître de D en E. En effet, si nous appelons i_D le niveau supérieur de i, en D, nous avons :



$$i_t = i_D \; ; \; \frac{\Delta I_{t-\omega}}{\Delta t} \text{ nul}$$

Ainsi en $i_{t+\theta}$ (point E) nous avons $i_{t+\theta} < i_{t+\theta} < i_t$ puisque : le 2e composant du 2e membre est nul et que le 1er est inférieur à i_t puisque $\frac{a}{1+\gamma} < 1$. (1).

(1) Le réinvestissement complet de l'épargne n'est plus possible ($a < 1$) et l'accumulation de l'équipement en capital pousse le taux de profit à baisser (γ n'est pas négligeable).

Alors, l'investissement continuera de décroître puisque, cette fois-ci, le second composant deviendra négatif. Dès lors, on ne pourra s'arrêter en A'. On descendra jusqu'à ce que le déclin de l'investissement s'arrête en C'. Ici encore, l'investissement ne restera pas en cette position et le système recommencera à croître : en effet, "le taux de profit croît au fond de la dépression parce qu'on ne peut pas remplacer l'équipement en capital déprécié" (p. 101), mais il n'est pas certain cependant que l'on ne puisse rester durablement au fond de cette dépression, sauf si l'économie est en croissance de longue durée : "au point D', le niveau de l'activité économique croît en fait au taux de croissance de longue durée, tandis que l'expansion de l'équipement en capital n'atteint pas ce taux, de telle sorte que le taux de profit s'accroît" (p. 101).

Supposons maintenant que les coefficients $\frac{a}{1+\gamma}$ et μ ne soient pas tels que les retournements soient automatiques. Dans l'expansion, on butera nécessairement sur une pénurie d'équipement (même avec limitation des stocks) et de main-d'oeuvre. On ne pourra rester à ce taux avec $\frac{a}{1+\gamma} \lessgtr 1$ et la dépression s'amorcera comme dans le cas précédent.

Mais, s'il y a un "plafond" à l'expansion, il n'existe pas nécessairement de "plancher" car si l'investissement en capital fixe ne peut être négatif, "il n'y a pas de limites analogues au désinvestissement en stocks" (p. 102). Mais, si la dépression s'arrête, le retournement se fera comme dans le cas précédent.

L'analogie avec le cycle keynésien est donc frappante. Si les facteurs explicatifs sont plus complexes chez KALECKI, la nature de la dynamique est très sensiblement la même.

De même, KALECKI indique-t-il que selon les valeurs des coefficients $\frac{a}{1+\gamma}$, μ et la durée des délais θ et ω, les fluctuations peuvent être explosives, entretenues ou amorties. Toutefois, si elles sont de nature explosive, elles buteront sur le plafond. Si elles sont de nature amortie, il faut tenir compte de chocs "stochastiques" tels que l'amortissement sera contrebalancé au profit d'un "mouvement cyclique semi-régulier" dont l'amplitude est déterminée par l'importance et la structure des chocs et les paramètres de l'équation du cycle (1). On comprend donc que les fluctuations peuvent ne jamais toucher le plafond (2) et on constate que "si certains hypothèses justifiables sont avancées quant au caractère des chocs (distribution de fréquence normale), un cycle assez régulier, avec une amplitude relativement large, se dégage même lorsque l'amortissement du mouvement est substantiel" (p. 104).

---

(1) Pour marquer son caractère "stochastique", KALECKI réécrit son équation du cycle :

$$i_{t+\theta} = \frac{a}{1+\gamma} i_t + \mu \frac{\Delta i_{t-\omega}}{\Delta t} + \varepsilon$$

(2) Il en résulte qu'à tout moment, même aux sommets des expansions, il y a dans l'économie capitaliste des équipements inemployés et des travailleurs en chômage.

A la différence du mouvement cyclique, ce sont les variations des facteurs, J, B, T et d (innovations) qui peuvent expliquer une croissance longue alors que l'existence d'une épargne courante hors des entreprises ou une croissance de la population engendrant baisse des salaires constituent des influences négatives.

Nous retrouvons la même dissociation finalement entre le cycle et la croissance que chez les keynésiens. C'est de là que vient le grand intérêt de l'article récent de KALECKI. Sa "reconsidération" tend à ne plus séparer l'analyse de l'un et de l'autre.

C - La reconsidération de l'analyse du cycle et de la croissance

La nouveauté de l'analyse concerne surtout les décisions d'investissement. Il introduit un nouveau concept : le volume de l'investissement d'une année qui permettrait au nouvel équipement d'engendrer un "taux de profit standard", lui-même défini comme l'inverse de la "période de récupération" (1). Bien entendu, les entrepreneurs peuvent investir suffisamment ou non, mais se comportent en fonction de ce que le nouvel investissement est susceptible de "rapporter" (un taux de profit plus ou moins élevé que le taux standard). Les décisions d'investissement en sont donc influencées, outre les facteurs indiqués précédemment.

Mais, en outre, la non séparation de l'analyse du trend et de la croissance l'amène à ne pouvoir considérer comme stables dans la courte période les quantités que nous avions précédemment reconnues comme susceptibles de varier seulement dans la bngue période (J, B, T).

Au total, KALECKI en arrive à une équation dynamique de la forme :

$$I_{t+\theta} = I_t + b \quad \Delta I_t + F(t)$$

où θ est le décalage de temps entre la décision et la réalisation de l'investissement ;

a exprime l'influence de la propension à l'épargne des capitalistes quant au volume de l'investissement (2) ;

(1) La période de récupération se définit comme le délai nécessaire pour que la somme des profits reconstitue le capital initial. Elle est normalement de 6 à 7 ans. Ainsi, le taux standard de profit est supposé être de l'ordre de 15 %. On reconnaîtra dans l'introduction de ce volume d'investissement fournissant un tel taux de profit un concept qui rappelle (même sous des formes et avec un contenu différent) le g_w de HARROD, ce taux de croissance qui donne satisfaction aux entrepreneurs.

(2) $a = \eta - r + \frac{r}{\eta}\delta$ avec η = propension à l'épargne
r = intensité de la réaction des entrepreneurs
π = entre les taux de profit standard et effectif.
m = taux de profit standard $\frac{1}{1-q}$ où q est la partie de leurs profits consommée par les capitalistes dans cette part variable de leur consommation ($C_t^k = q\, M_t + A$)
δ = dépréciation

b exprime l'influence du taux de variation des profits (sur le taux de variation de l'investissement) (1) ;

F (t) exprime les variations lentes des quantités considérées comme changeant seulement dans la longue période (J; B) (2).

Dans cette équation, et sous réserve d'hypothèses additionnelles, KALECKI isole le trend de croissance longue y_t du cycle $(I_t - y_t)$ grâce à une transformation de l'équation précédente en :

$$I_{t+\tau} - y_{t+\tau} = a\,(I_t - y_t) + b\,\Delta\,(I_t - y_t)$$

La composante de croissance longue devient :

$$y_t = \frac{F\,(t)}{1 - a + \dfrac{y_{t+\tau} - y_t - b\,\Delta\,y_t}{y_t}}$$

et finalement l'équation du revenu national R_t devient :

$$R_t = \frac{1}{1-q} \cdot \frac{1}{m}\,(y_t + J\,(t) + \frac{1}{1-q} \cdot \frac{1}{m}\,(I_t - y_t)$$

avec $m = \dfrac{M}{R.}$

Dès lors, nous avons un trend de croissance longue (une droite inclinée par rapport à l'axe des x) autour duquel se déroule le cycle selon des réactions analogues à celles qui ont été précédemment décrites à partir d'une ligne horizontale représentant le taux de dépréciation fixe. Les mêmes appels à un plafond et à un éventuel plancher sont nécessaires selon les valeurs des coefficients. Encore KALECKI marque-t-il nettement que son interprétation n'est pas achevée. Après avoir montré que "le taux de croissance à un moment donné du temps est un phénomène enraciné dans les développements économiques sociaux et technologiques passés...ce qui nous détourne des interprétations "mécanicistes", sa voie de recherche actuelle doit consister à analyser les coefficients qu'il a jusqu'ici utilisés (q, n, δ, p) "comme des variables changeant lentement et enracinés dans les développements passés du système".

Ainsi, nous voyons, peu à peu, se construire une dynamique totale à partir d'un type d'analyse post-keynésien et à travers l'introduction de variables complémentaires.

---

(1) $b = \frac{r}{n} m n$ avec n pour la part de l'accroissement des profits utilisée pour le nouvel investissement, compte tenu des capacités existantes et inemployées.

(2) $F\,(t) = \frac{r}{n} m \delta\; J\,(t) + \frac{r}{n} m n\; \Delta\, J\,(t) + B\,(t)$

SECTION IV - LA DEMANDE EFFECTIVE : APPROFONDISSEMENTS ET LIMITES DES MODELES POST-KEYNESIENS.

Nous avons vu comment s'est constituée toute l'analyse post-keynésienne autour du concept de demande effective. Mais si il était ainsi placé au centre de l'analyse, il était en lui-même l'objet d'une attention relativement limitée. Les comportements des entrepreneurs en anticipant son développement restent approximatifs ; aucun détail n'est donné au départ sur la propension à la consommation de consommateurs indifférenciés et pour lesquels l'origine de leur revenu semble dénuée de toute conséquence ; dans un monde où les échanges extérieurs et les investissements internationaux déterminent le sort des nations au moins autant que leur comportement interne, la demande effective resterait territoriale, etc...

Il n'était pas possible en effet que les post-keynésiens laissent planer autant d'incertitudes sinon d'ambiguités sur le concept central de leur corps de théorie. Aussi bien, chacun selon ses préoccupations particulières ou les circonstances de ses travaux, a-t-il été amené à fournir des approfondissements au moins partiels. Kaldor, Kalecki, Pasinetti s'efforceront de réintégrer la répartition des revenus à la détermination de la demande effective, Harrod l'élargira lui-même au commerce et à l'investissement internationaux.

Une place spécifique devrait ici être réservée à Mme J. ROBINSON. Nous l'avons déjà rencontrée souvent à propos de tel ou tel point. Toute son oeuvre, dans sa complexité même, est un élargissement de l'analyse post-keynésienne, en même temps qu'un dialogue actif, à la fois accueillant et vigoureusement critique qui n'est du reste pas dénué d'avancées et de retours en arrière, soit avec l'ensemble de la pensée marxiste, soit avec la pensée néo-classique (1). Il serait absurde de ne pas voir en elle le plus important des économistes post-keynésiens mais il est impossible de faire coïncider son analyse avec les hypothèses que nous avons reconnues comme post-keynésiennes (2). Son (ses) modèle est plurisectoriel, le progrès technique est loin de rester neutre. Grâce à cela elle pourra valoriser tout l'appareil post-keynésien et en faire, aidée de Straffa sans aucun doute, la plus vigoureuse critique de la pensée néo-classique, beaucoup plus qu'un simple "prélude à la critique de la théorie économique." C'est pourquoi nous ne nous attacherons pas à son oeuvre dans ce chapitre, y revenant plus clairement dans le chapitre suivant.

---

(1) J. ROBINSON ne dit-elle pas qu'elle a eu trois maîtres : J.M. KEYNES, WICKSELL et MARX?

(2) Ce qu'elle écrit de M. KALECKI ("Kalecki and Keynes" Collected Economic papers, t III pp. 92-99) est tout à fait significatif : "Kalecki avait un grand avantage sur Keynes de n'avoir jamais appris l'économie orthodoxe" et "Keynes n'a jamais lu un mot de Marx.. Dans une lettre à Shaw il maintient que sa nouvelle théorie va couper l'herbe sous le pied des marxistes ; mais, s'il était parti de Marx, il se serait épargné de nombreuses difficultés"."Kahn, au "cirque " où nous discutions le Traité" (sur la Monnaie) en 1931, expliquait le problème de l'épargne et de l'investissement en distinguant les biens de production et les biens de consommation. Il peinait pour redécouvrir le schéma de Marx. Kalecki en faisant son point de départ" pp. 95-96.

Mais en même temps que ces approfondissements étaient tentés, ils permettaient de découvrir progressivement les limites du type d'analyse lui-même.

Nous aurons à le discuter d'abord d'un point de vue conceptuel, du fait de la définition retenue de l'investissement et de ses effets. La demande effective ne saurait se limiter aux demandes de consommation et les effets de l'investissement vont bien au-dela du simple accroissement proportionnel du produit.

La discussion s'élargira ensuite à l'ensemble du fonctionnement du modèle, nous permettant de rejoindre les problèmes les plus actuels du mode de production capitaliste, qu'il s'agisse des tendances profondes à l'excès d'épargne, manifestation particulière de la suraccumulation, ou de la politique anti-cyclique.

§ 1 - Deux efforts d'approfondissement

A - La répartition des revenus.

Harrod et Domar n'accordaient nous l'avons vu qu'un rôle limité à la répartition des revenus dans la construction de leur modèle : 1. prenant en considération un revenu global, ils ne distinguaient ni la part des salaires ni celle des profits et ne s'interrogeaient pas sur la contribution de chacune de ces parts à la demande effective. 2. Le taux de profit était bien pour eux la motivation de l'investissement et le critère de la satisfaction des entrepreneurs mais son niveau n'en était pas pour autant lié au taux de croissance.

Kalecki d'une part (1), des auteurs de l'école post-keynésienne comme N. Kaldor, L. Pasinetti, sans oublier J. Robinson d'autre part (2), se sont cependant intéressés de façon plus directe aux phénomènes de la répartition et ont été amenés à les lier aux phénomènes de croissance. Il nous faut donc tenir compte de leur apport dans l'approfondissement de l'analyse de la demande effective et de la décision d'investissement.

Précisons cependant un point essentiel qui conditionne la possibilité même de leurs analyses : les hypothèses de Harrod et Domar sur la constance des prix ne peuvent être reprises ici. Nous savons en effet -et Sraffa le rappelle- que le niveau des prix en tant que niveau général et surtout en tant que structure est directement dépendant du partage salaires-profits (3). Les analyses de la répartition que nous allons aborder,, intègreront donc les causes et les effets des variations de prix.

---

(1) Nous avons pu constater déjà (cf ci-dessus p.573) que Kalecki utilise les variables de la répartition dans son modèle.

(2) KALDOR : "Alternative theories of distribution" in Review of Economic Studies, 1955-56, n° 61, pp. 83-101 ; on trouvera une présentation en langue française du modèle de répartition de KALDOR dans les rapports de M. FALISE et J. MARCHAL au Congrès des Economistes de langue française de 1960 in Revue d'Economie Politique, 1960, n° 3.

PASINETTI : "Rate of Profit and Income Distribution inrelation to the rate of economic growth" Review of Economic Studies, 1962.

KALDOR et MIRRLEES : "a new model of economic growth" Review of Economic Studies, 1962.

J. ROBINSON : The accumulation of capital op. cit. une analyse en a été publiée par B. STORA Accumulation du capital, croissance et répartition des revenus, Cujas; Paris 1966.

(3) cf. supra, page 489.

1. Approfondissement de l'analyse de la demande effective : la détermination des parts relatives.

La détermination des parts relatives des diverses catégories de revenus (généralement ramenées à deux : salaires et profits et affectées à deux titulaires salariés et entrepreneurs) précise le concept de demande effective de deux façons :

- d'un point de vue purement statique, la connaissance des parts relatives permet de déterminer l'utilisation qui en sera faite, dans la mesure du moins où l'on se donne les propensions à consommer (ou à investir) des catégories concernées, elle apporte une précision sur le volume de la consommation et sur celui de l'épargne (1) à un moment donné ;

- dans une analyse dynamique, déterminer les parts relatives c'est étudier les relations causales qu'elles entretiennent avec le résultat de la croissance, c'est les transposer du domaine des données à celui des variables.

a) KALECKI détermine les parts relatives des revenus d'un point de vue purement statique à travers l'analyse du degré de monopole.

Kalecki définit son degré de monopole à partir de la relation coût-prix d'abord au niveau de l'entreprise puis à celui de l'industrie, enfin au niveau de la nation (2). Il s'agit en fait de l'inverse de l'élasticité de la demande par rapport au prix.

Diverses critiques peuvent être adressées à ce concept de degré de monopole bien qu'il représente un progrès important : le refus du cadre de la concurrence pure et parfaite. Parmi ces critiques nous n'en retiendrons que deux : le caractère tautologique du concept (3) : le degré de monopole se définit par la différence prix-coût mais cette différence est bien elle-même une conséquence du dégré de monopole. Le caractère limitatif du concept : seuls les phénomènes de prix interviennent alors que l'on sait que d'autres formes de limitation de la concurrence sont davantage pratiquées (la barrière à l'entrée par exemple).

Dans la courte période, la valeur ajoutée d'une industrie définie comme les recettes moins le coût des matières premières est égale aux salaires augmentés des coûts constants (parmi lesquels : les traitements) et des profits (les coûts variables comprennent les salaires et le coût des matières premières).

---

(1) Cette précision ne pourrait cependant prendre une valeur réelle que dans un modèle à deux secteurs distinguant les biens de production et les biens de consommation.

(2) Le passage de l'entreprise à l'industrie se fait en pondérant par le produit des entreprises concernées. Pour passer de l'industrie à l'économie (ou plus exactement au secteur manufacturier), il faut tenir compte de la "composition industrielle" c'est-à-dire de l'importance respective des industries particulières qui la constitue.

(3) Cf. KALDOR. Alternative theories of distribution, op. cit.

Si l'on pose $k = \frac{\text{Recettes globales}}{\text{coût variable global}}$ (k est déterminé par le degré de monopole).

H = coût global des matières premières

W = salaires globaux,

on obtient : coûts constants + profits = (k - 1) (W + H)

La part relative des salaires dans la valeur ajoutée peut- être représentée comme

$$W = \frac{W}{W + (k - 1)(W + H)}$$

ou $$W = \frac{1}{1 + (k - 1)(j + 1)} \quad \text{avec } j = \frac{H}{W}$$

Dans la courte période, la part relative des salaires dans l'économie est alors déterminée par le degré de monopole et le rapport de la dépense globale de matières premières au salaire global, et la composition industrielle.

Pour analyser les variations à long terme de la part relative des salaires il faut examiner les tendances à long terme de chacun de ces trois éléments. Si le degré de monopole a une tendance générale à s'accroître dans le long terme, tendant ainsi à diminuer la part des salaires, on ne peut se prononcer a priori sur l'évolution des deux autres éléments.

Les profits pourraient maintenant être repérés de manière résiduelle. Ce n'est cependant pas ainsi que procède Kalecki qui préfère revenir à une approche dynamique. Considérant que les travailleurs consomment entièrement leurs revenus Kalecki identifie les profits bruts à la somme de l'investissement et de la consommation des capitalistes, mais en cherchant à déterminer le sens de l'identité. Il estime que puisque la consommation et l'investissement peuvent seuls faire l'objet des décisions de la part des capitalistes, ce sont eux qui déterminent les profits. Et pour étayer son raisonnement Kalecki prend en considération une économie à trois secteurs (1) :

Secteur I : biens d'investissement

Secteur II : biens de consommation des capitalistes

Secteur III : biens de consommation des travailleurs.

---

(1) Cette décomposition de l'économie en trois secteurs est assez fréquente chez toute une lignée d'auteurs qui ont travaillé à partir des schémas de Marx. C'était le cas en particulier de TOUGAN-BARANOWSKI. Cependant Kalecki est le premier à l'utiliser de cette manière. En effet :
- pour Tougan-Baranowski, elle correspondait à la distinction des biens consommés par les capitalistes et des biens consommés par les travailleurs ;
- chez Borkiervicz, elle correspondait au fait que les biens consommés par les capitalistes n'entreraient pas dans la détermination de la valeur ;
- chez Kalecki, elle correspond à la distinction de centres de décision à comportements différents.

Il est clair que seule cette justification garde un sens actuellement.

La production du secteur III correspond aux salaires de ce secteur et à ses profits ; ceux-ci sont identifiables aux salaires des deux autres secteurs (si les salariés n'épargnent pas). Les profits totaux sont égaux à la somme des profits du secteur I, de ceux du secteur II et des salaires de ces deux secteurs, c'est-à-dire à la valeur de la production de ces deux secteurs. En d'autres termes les profits totaux sont égaux à la valeur de la production des biens d'investissement et des biens de consommation destinés aux capitalistes.

Dans le long terme, les profits sont déterminés par le taux d'accumulation et la propension à épargner des capitalistes. Cette conclusion de Kalecki est tout à fait comparable à celle que les post-keynésiens vont dégager en essayant de préciser la théorie de la répartition à partir de Keynes.

b) KALDOR a présenté en 1956 (art. cit.) une théorie de la répartition à partir de l'analyse de Keynes "qui ne s'est jamais intéressé au problème de la répartition en tant que tel".

L'objectif de Kaldor consiste en une tentative d'application du principe du multiplicateur à la détermination de la relation entre les prix et les salaires, en prenant comme donné le niveau de l'emploi (1). Il s'agit donc exactement de la démarche inverse de Keynes et de Harrod. "si nous supposons que l'équilibre entre l'épargne et l'investissement se réalise à travers des variations de la relation prix-coût, nous sommes non seulement privés d'un principe d'explication des variations du produit et de l'emploi mais l'idée même de fonctions d'offre et de demande globales indépendantes -le principe de la demande effective- s'effondre. Nous sommes ramenés à la loi de Say" (art. cit., p. 94).

Il paraît en effet important à Kaldor de tenir compte des variations du niveau des prix par rapport aux coûts qui sont induites par les variations dans l'intensité de la demande et qui induisent des variations des propensions à consommer et à épargner. C'est de cette façon que le niveau de la demande effective viendra coïncider avec celui de l'offre disponible (2).

Dans cette perspective , ses hypothèses (et ses définitions) sont les suivantes :

(1) la propension globale à épargner varie en fonction de l'écart entre les prix et les coûts c'est-à-dire en fonction des profits ;

(2) les coûts ne sont constitués que de salaires puisque l'économie est fermée (3) ;

---

(1) KALDOR utilise comme hypothèse de départ, le niveau du plein-emploi. La situation équilibrée correspond alors au g_n de Harrod.

(2) KALDOR précise bien que les problèmes du cycle ne sont pas l'objet de cette analyse, que les causes n'en sont pas dans l'absence d'ajustements entre σc et η (cf. supra p. 545)

(3) En effet il n'y a pas alors d'importations ni d'exportations de matières premières ou de biens intermédiaires et leurs utilisations dans les entreprises s'annulent les unes les autres.

(3) il n'y a que deux groupes de revenus : les profits et l'ensemble des autres revenus que l'on peut ramener aux salaires dont la propension à épargner est stable (η_w).

L'équilibre se manifeste par l'égalité classique de l'épargne et de l'investissement I = E.

L'épargne totale est la somme des épargnes sur chacune des deux catégories de revenus qui forment le revenu global R.

$$I = E = E_w + E_m = \eta_m M + \eta_w (R - M)$$

$$I = (\eta_m - \eta_w) M + \eta_w R \qquad (1)$$

$$\text{d'où } \frac{I}{R} = (\eta_m - \eta_w) \frac{M}{R} + \eta_w \qquad (2)$$

$$\text{et } \quad \frac{M}{R} = \frac{1}{(\eta_m - \eta_w)} \frac{I}{R} - \frac{\eta_w}{(\eta_m - \eta_w)} \qquad (3)$$

L'équation (3) implique que $\eta_m + \eta_w$ et $\eta_m > \eta_w$ ce qui correspond à la réalité économique : la propension à l'épargne des titulaires de profits est vraisemblablement supérieure à celle des salariés.

Le processus d'adaptation de l'offre à la demande se réalise alors de la façon suivante : une hausse de l'investissement entraîne par le jeu du multiplicateur une hausse de la demande qui entraîne à son tour une hausse des prix puisque l'on est en situation de plein emploi. La part des profits s'accroît et l'épargne qu'ils alimentent augmente plus que ne diminue l'épargne provenant des salaires (réduits par la hausse des prix) (1). L'épargne globale s'accroit en proportion de l'accroissement initial de l'investissement. Dans le cas inverse d'une baisse de l'investissement, on observe le même processus de réduction de l'épargne.

Kaldor pose les limites de fonctionnement de son modèle :

- le salaire doit être supérieur au minimum vital sans quoi il ne pourrait y avoir d'épargne de la part des salariés ;

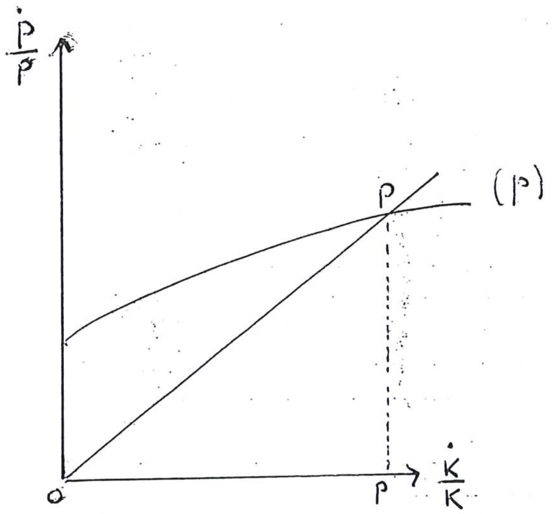
- le taux de profit $\hat{\pi}$ doit être égal ou supérieur au minimum requis pour inciter les entrepreneurs à investir ;

- le rapport $\frac{I}{R}$ ne doit pas être dépendant de la répartition des revenus (ou du taux de profit) sinon le raisonnement devient circulaire (dans l'équation (3) $\frac{I}{R}$ ne peut être fonction de $\frac{M}{R}$ puisque $\frac{M}{R}$ est posé comme fonction de $\frac{I}{R}$). C'est à partir de cette troisième condition que Kaldor articule son modèle de répartition sur un modèle de croissance.

---

(1) La condition η_m / η_w ou $\frac{1}{\eta_m - \eta_w} > 0$ est une condition de stabilité du système. Dans l'hypothèse où $_w$ serait supérieur à $_m$ les processus de hausse ou de baisse des prix seraient cumulatifs.

Nous devons nous arrêter un instant sur cette condition qui joue un rôle central dans son analyse. Il la démontre par recours à la fonction de progrès technique (1) qui établit les liens dans le long terme entre le progrès technique, l'accumulation du capital et le taux de croissance de la production. Cette fonction est représentée ci-contre. Soit en abscisses le taux de croissance du capital, en ordonnées celui du Produit-Revenu. La courbe (p) a deux caractéristiques :



- elle coupe l'axe des ordonnées au-dessus de l'origine parce qu'il y aurait de toute manière un certain progrès du produit, même s'il n'y avait aucune addition au capital ;
- elle est convexe et présente un point d'inflexion parce qu'il y a toujours un point au-delà duquel l'accroissement du taux d'accumulation n'accroît plus proportionnellement le taux de croissance du Produit-Revenu. Si le taux de croissance du capital est inférieur à O_p, le produit croîtra plus vite que le capital et vice-versa.

Ces deux caractéristiques font que la courbe (p) coupe nécessairement (plus ou moins haut selon le degré de dynamisme de l'économie) la bissectrice des axes en un point P qui est le point d'inflexion de la courbe (p). En effet, sur la bissectrice des axes, le taux de croissance du Revenu-Produit est égal à celui du capital. Si à gauche de ce point (p) croît en allant vers P, à droite de P, et en s'en éloignant, elle diminue. "En ce point toutes les conditions du progrès technique neutre sont réunies : c restera constant avec un g constant, une distribution des revenus constante et un π constant" (2).

Ce point, qui caractérise la conception de l'équilibre de Kaldor ($\frac{\Delta K}{K} = \frac{\Delta P}{P}$) n'est pas un point fixe : P se déplace sur la bissectrice des axes et se trouve d'autant plus élevé que le dynamisme de l'économie est plus grand. Nous avons un g ($\frac{\Delta P}{P}$) d'équilibre, mais qui peut varier selon la capacité de l'économie à intégrer le progrès technique.

Ce point, variable le long de la bissectrice, représente un point d'équilibre stable dans le capitalisme actuel : "bien plus, dans un système capitaliste, il y a une tendance à aller jusqu'en ce point qui représente un taux de croissancee d'équilibre de long terme et qui est aussi stable en ce sens que des forces tendraient à l'y ramener si quelque évènement l'en avait éloigné" (3).

---

(1) "Capital accumulation and economic growth" in the theory of capital, éd. par D.C. HAGUE, Londres, Macmillan 1963, pp. 177-222.

(2) ibidem p. 209. Pour le comprendre il faut bien saisir que la courbe (p) relie entre elles des dérivées premières. A droite de P la dérivée seconde devient négative.

(3) ibidem.

Dans la suite du raisonnement, nous nous situons donc en P, la variation de g ayant pour seule conséquence de nous déplacer le long de la bissectrice des axes. Cette attitude est analogue à celle des autres post-keynésiens qui se situent à l'équilibre une fois qu'ils l'ont défini (chacun à leur manière).

Ainsi pour Kalecki comme pour Kaldor la part des profits (et des salaires) dans le Revenu National dépend du taux d'accumulation et non l'inverse.

Avant de préciser cette liaison qui éclaire la décision d'investissement en même temps que la demande effective, nous pouvons faire des conclusions de chacun des auteurs sur l'évolution des parts relatives dans le long terme. Kalecki, nous l'avons vu, ne se prononce pas sur l'évolution des salaires dans la longue période (1) ; il établit seulement la stabilité des parts relatives au cours du cycle à partir des statistiques relatives à l'Angleterre et aux U.S.A. Kaldor par contre va affirmer la constance des parts relatives dans la longue période à partir de considérations empiriques sur le capitalisme anglais et américain. Cela s'explique d'une part par le point de vue de Kaldor sur la capacité du capitalisme à promouvoir le progrès économique (2), d'autre part par l'analyse théorique de Keynes connue sous le nom de "paradox thrigt" (3).

2. Taux de croissance et taux de profit.

La répartition des revenus nous permet d'approfondir l'analyse de la décision d'investissement lorsqu'elle établit directement la liaison profit-investissement. Cette liaison était implicite chez Harrod : un taux de profit anticipé incite les entrepreneurs à investir ; c'est par rapport à lui que s'apprécie la satisfaction de ceux-ci qui conditionne la poursuite de l'investissement mais Harrod ne précisait pas davantage le rôle du profit. Kalecki (cf. supra p. 573) intégrait de façon plus formalisée le profit

a) en faisant des profits réalisés dans le passé une des variables de la décision d'investissement

$$I_{t+\theta} = \frac{a}{1+\gamma} E_t + b' \frac{\Delta M_t}{\Delta t} + e \frac{\Delta P_t}{\Delta t} + d'$$

b) en établissant le montant des profits à une période donnée à partir de l'investissement de périodes précédentes

$P_t = \dfrac{I_{t-w} + A}{1 - q}$ où A et q représentent respectivement la part stable de la consommation des capitalistes, q le coefficient qui permet de déterminer la part variable des profits qui est consommée ($C = q\, P_{t-\lambda} + A$)

---

(1) Cf. KALECKI, Théorie de la dynamique économique, op. cit., p. 21-30.

(2) "Nous croyons qu'il est possible, par des contrôles adéquats, d'assurer le plein emploi permanent, le développement continue des forces productives en même temps qu'une réduction graduelle des inégalités et cela sans un changement soudain ou révolutionnaire des institutions sociales ou politiques qui pourrait être qualifié de liquidation du capitalisme". Cf. KALDOR "L'évolution capitaliste à la lumière de l'économie keynésienne". Economie Appliquée t.X. 1953, p. 263.

(3) L'augmentation de la part des profits qui augmente la propension à épargner des capitalistes peut réduire en réalité la demande d'investissement en réduisant la demande globale, dont la demande pour les biens de capital est dérivée, compte tenu du taux de profit minimum acceptable. Cf. R. EISNER "Répartition des revenus, investissement et croissance" Economie Appliquée t. XVI. 1963.